

Le Canard

MONTREAL, 5 MAI 1883

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Cervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. F. FILIATREAU & CIE., Editeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse. Boîte 375.

NOS CARICATURES.

Plusieurs personnes nous ayant demandé ce que signifiait notre panier de fruits de la semaine dernière, nous en donnons aujourd'hui l'explication. Pour saisir le sens mystérieux de cette gravure il faut la retourner et l'examiner de haut en bas (on pourra voir alors se dessiner nettement au milieu des fruits la binette si sympathique du grand et immortel Soufflet.

Cette semaine nous en donnons une autre du même genre et à l'aide du procédé que nous venons d'indiquer on pourra facilement la comprendre.

La gravure de notre première page se compose de 6 tableaux. Nous donnons aujourd'hui les trois premières; à samedi prochain les trois autres.

CAUSERIE

Depuis lundi dernier on ne parle plus à Montréal que de la troupe française qui nous honore en ce moment de sa visite.

On ne jure que par Victor Capoul et tous vos dilettanti raffolent de Mme Théo.

On n'ira peut-être pas jusqu'à la canoniser comme on l'a fait pour Albani, mais les choses en sont rendues à un tel point qu'à l'heure qu'il est si Théo rit tout le monde est en joie. Quand au contraire Théo dort oh! oh! on baille à se désarticuler la mâchoire. C'est un véritable engouement, un emballement dans toutes les règles et je suis certain que plus d'une épouse délaissée cette semaine désire in petto que Théo s'aille le plus tôt possible.

Quand à moi ce que je crains le plus c'est que Théo gêne un peu Lisette; ce serait vraiment dommage. Car j'aurais bien aimé à avoir son opinion sur le talent de la grande artiste parisienne, de celle qu'on a surnommée avec raison la reine de l'opérette. Lisette, on se le rappelle sans doute n'a pas trouvé les trilles de l'Albani assez lestes; je ne sais pas comment elle aime ceux de Théo. Espérons que la chroniqueuse à l'ardeur de l'Étendard ne se laissera pas intimider et qu'elle fera son devoir en bonne mère de famille.

L'opéra français a tellement absorbé l'attention générale que les événements les plus importants ont passé presque inaperçus. C'est ainsi que le Farceur a revu le jour sans qu'on ait pris la peine de se désarranger pour lui. Et pourtant son directeur s'était donné bien du mal. Depuis quinze jours il travaillait à cette grande résurrection. "Attendez, disait-il à tous ceux qui voulaient l'entendre; la semaine prochaine vous pourrez laisser de côté ces petits journaux ridicules qu'on appelle le Canard et le Grognard, je vais reprendre la publication du Farceur et je veux en faire le journal le plus chic de la province. Je le vendrai deux cents mais vous en aurez pour votre argent. Le monde comique, le Charivari, la Caricature, le Journal pour rire et toutes les autres publications françaises de ce genre ne seront que de la papotte à côté de mon Farceur. Je ne veux pas supposer un seul instant que M. Beaugrand ait voulu

nous tromper, mais je pense qu'il a regardé son enfant avec des yeux trop paternels. En effet ce pauvre Farceur contient autant sinon plus d'insanités qu'autrefois; on le croirait tiré des Joyeux passe-temps du vicomte de Narbonne de Lara. Ce qui lui donnait un peu de vitalité pendant la première période de son existence—les croquis de Julien—lui fait aujourd'hui défaut et malgré tout le succès que je lui souhaite, je crains beaucoup qu'il n'aille bientôt rejoindre les nombreux journaux fun..... dus par le grand directeur.

\*\*\*

Ce que je vais maintenant vous raconter est tellement extraordinaire, tellement insensé que vous allez peut-être vous dire, chers lecteurs, que c'est inventé à plaisir et que des choses semblables ne peuvent arriver. Cependant rien n'est plus vrai; du reste quand je vous aurai dit que mon héroïne est née à St Lin et qu'elle y a toujours vécu, vous n'oserez plus mettre en doute ma véracité, et vous croirez certainement à l'authenticité de mon histoire.

Au commencement de la semaine dernière Mme P. F... de St Lin, ayant deux ou trois cousines à visiter et plusieurs emplettes à faire se décida après un grand mois de réflexions, à venir à la ville. Les deux jours qui précéderont son départ furent employés à préparer son sac de voyage et à annoncer à tout le village qu'elle partait pour Montréal. Enfin le samedi matin, elle achète son billet de passage, monte dans le train et la voilà partie pour la grande métropole. En arrivant à la station des vicieuses casernes, elle ne perdit pas de temps et voulant d'abord faire toutes ses affaires pour pouvoir ensuite se amuser sans aucune inquiétude, elle se mit en frais de découvrir le grand magasin du fameux Antime Pilon. Son sac de voyage d'une main, son parapluie de l'autre elle parcourut inutilement toute la rue Notre-Dame et elle aurait probablement cherché toute la journée si un passant charitable auquel elle s'adressa ne lui eût dit que Pilon n'existait plus à Montréal, et qu'il lui faudrait de toute nécessité s'adresser ailleurs. Notre brave femme se trouvait alors devant l'établissement des messieurs Merrill elle y entra et demanda à voir des cotonnades. "Passez par ici, Madame, lui dit un des commis. En arrivant au fond du magasin, elle eut peine à retenir un cri de surprise. Elle avait là devant elle une personne qui la regardait d'un air étonné et qui lui ressemblait d'une façon extraordinaire. Mêmes yeux, même nez, même front, même bouche, mêmes cheveux, même taille, et ce qui était plus fort—mêmes vêtements, même chapeau; De plus cette personne avait comme elle un sac de voyage et un parapluie à la main. Mme F... un peu intimidée fit d'abord semblant de ne rien voir et se mit à examiner les cotons que l'employé lui montrait. Mais c'était plus fort qu'elle et elle tournait souvent la tête. Enfin n'y tenant plus elle se décida à demander des explications. "Dites donc, Monsieur, fit-elle au commis, quelle est donc cette femme qui me ressemble tant. C'est vraiment extraordinaire et j'ai peine à revenir de ma surprise. —"En effet, dit l'employé qui comprenait à qui il avait affaire voulut s'amuser, c'est assez étrange et vous devriez aller trouver cette dame et lui demander son nom. —"Vous avez raison, elle n'a pas l'air fière du tout et il faut que je lui parle. Elle se dirigea alors vers le fond, et la bouche en cœur: "Excusez moi, madame, dit elle à son amie, j'arrive de la campagne, et....." Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase, un rire homérique éclata derrière elle et elle aperçut qu'elle se trouvait devant une glace. Furieuse, elle ramassa son sac et son parapluie et s'empressa de quitter le magasin en injuriant les commis et le patron, qui suivant elle n'étaient que des grossi-

ers et des mal élevés. Laisant alors la rue Notre-Dame, l'infortunée campagnarde prit la rue St Laurent et se rendit jusque chez Boisseau & Frères où elle entra. "Bonjour, monsieur, dit-elle au jeune homme qui se présenta. —"Bonjour, madame, qu'est-ce que je peux faire pour vous? —"Je voudrais m'acheter un chapeau, un beau chapeau et ne pas le payer cher. —"Très bien, madame, veuillez monter au second, nos modistes vont vous servir. La pauvre femme ne se doutant pas que de nouveaux déboires l'attendaient, monta l'escalier et se trouva immédiatement en présence d'une belle dame qui à en juger par sa mise recherchée devait être au moins la première modiste de l'établissement. "Bonjour, madame, dit notre habitante de St Lin en faisant sa plus profonde révérence. —"Pas de réponse. —"Est-ce que par hasard cette modiste serait sourde, dit-elle, parlons plus haut; Bonjour, madame. —"Même silence; mais cette fois des éclats de rire se font entendre. Mme F... indignée lève les yeux et s'adressant aux personnes qui l'entourent elle leur dit. "Comment! vous riez parce que cette demoiselle ne me répond pas! Vous devriez plutôt la chasser. —"Mais, comment voulez-vous qu'elle vous réponde, dit une jeune fille en se tenant à quatre pour ne pas rire, la personne à qui vous vous adressez est en cerc, c'est tout simplement un mannequin! —"Un mannequin... quoi? fait la villageoise écumant de rage. —"Un mannequin. —"Mannequin, vous même, impertinent; que vous êtes, et vous ne méritez pas qu'on vous encourage. —"Mme F. a repris le soir même le train de St Lin jurant, mais un peu tard qu'on ne la reprendrait pas de sitôt à Montréal.

\*\*\*

Le mot de la fin: A. G. n'est pas excoissivement charitable et il est assez rare qu'on le voie faire l'aumône. L'autre jour il passait avec trois amis sur la rue Notre-Dame. Près du monument Nelson se trouvait le chanteur aveugle que tout le monde connaît. Il faisait froid et le pauvre homme tout en tenant son oscarcelle chantait à en perdre haleine une de ses balangères favorites. Les trois amis s'arrêtèrent et déposèrent dans la main de l'aveugle ohaoun une pièce blanche. Seul A. G. ne délia pas les cordons de sa bourse et comme ses compagnons le lui reprochaient on termina assez vifs: —"J'agis ainsi, mes amis, dit-il, pour ne pas violer la loi évangélique. —"Ah! voilà par exemple qui dépasse les bornes. —"Attendez. N'a-t-elle pas dit formellement: Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit? —"Eh! bien? —"Comme je ne veux pas qu'on me fasse l'aumône, je garde mon argent.

LE BACCALAURÉAT.

Un garçon de dix-huit ans subissait l'examen qui fait les bacheliers de lettres. Il avait répondu parfaitement, lorsqu'un examinateur, ouvrant au hasard le Manuel des questions, tombe sur le paragraphe relatif à l'établissement du christianisme. L'examinateur demanda au jeune candidat s'il savait ce qu'était saint Paul. "Oui, monsieur, c'était un apôtre. —"Dites-moi ce qu'a fait saint Paul. —"Dam... monsieur, il a... il a écrit. —"Très bien! Et qu'a-t-il écrit? —"Il a écrit... il a écrit... sur l'Église, dame. —"C'est cela. Et pourriez-vous me citer quelque trait de sa vie? —"Quelque trait de la vie de saint Paul, Monsieur? —"Ne connaissez-vous pas un trait, une circonstance remarquable? —"Dame! monsieur... —"Par exemple, saint Paul ne gar-

dait-il pas les habits des Juifs pendant que ceux-ci lapidaient...

—Ah! oui, monsieur, il gardait les habits des Juifs pendant qu'ils lapidaient Jésus-Christ."

A un autre: "Pouvez-vous nous dire, monsieur, de quel genre de mort est mort Socrate?"

—Socrate est mort, monsieur... Un camarade du patient a pitié de lui et lui souffle tout bas:

"La ciguë! —Socrate est mort de "lassitude," mon sieur.

—Bon passons à l'histoire romaine. Quel était le favori de Tibère?"

L'as de réponse. L'ami de tout à l'heure souffle: "Séjan."

"Monsieur, c'était Jean," exclame le candidat.

—Très-bien!... Passons à l'histoire moderne. Pourriez-vous maintenant nous citer les principaux orateurs de la chaire, contemporains de Louis XIV?"

—Bourdoulou, Bossuet, Fléchier.

—N'en connaissez-vous pas un qui ait prêché avant ceux que vous nommez?"

Nouveau silence. Le candidat cherche, cherche. Les camarades obligés soufflent à mi-voix: "Mascaron, Mascaron."

Malheureusement le candidat n'entend que les dernières syllabes du mot: il répète naïvement: "Scar-ron!"

Parfait! Allez-vous asseoir.

—Attendez, dit un autre examinateur; il ne faut pas offenser ce garçon. Je parie qu'en l'interrogeant avec douceur, on obtiendra de lui d'excellentes réponses. Revenez, mon ami et ne vous troublez pas. D'où êtes vous?"

Je suis de Chollet, monsieur.

—Très-bien. Est-ce un beau pays?"

—Oui, monsieur, il y a des rivières, des prairies; l'air y est très-bon.

—De mieux en mieux! Que fait monsieur votre père?"

—Il fabrique de la toile, monsieur des mouchoirs, surtout. Nous en expédions dans toute la France et même en Amérique.

—C'est tout à fait bien! Vous voyez, ajouta le professeur en se tournant vers ses collègues, quand on lui demande des choses qu'il sait, ce jeune homme répond fort bien. Retournez à Chollet, mon ami, faites de la toile, et mes compliments à monsieur votre père."

Le coin du feu.

Les bois déserts n'ont plus leur diadème, Un froid lincoln remplace le ciel bleu, C'est le moment où l'on rentre en soi-même. Où l'on s'assied au petit coin qu'on aime. Au coin du feu.

Contre le bruit, c'est là qu'on se retranche, Là que le cœur se dispose à l'aveu; L'illusion ouvre son aile blanche Et l'amitié dans l'entretien s'épanche Au coin du feu.

Le coin du feu sourit à tous les âges, C'est un grand bien à demander à Dieu; Du temps passé nous déroulons les pages, Nous évoquons les plus douces images Au coin du feu.

Dans ce fauteuil s'asseyait ma grand'mère A qui trop tôt il fallut dire adieu, Depuis trente ans, elle a quitté la terre; Je vois encor l'ombre que je vénère Au coin du feu.

À certains soirs, que d'entrain, que de charmes, Mon père alors se déridait un peu; Il nous parlait de ses anciens faits d'armes, Moi je chantaïs et l'on riait aux larmes Au coin du feu.

Dans le désert couché sur ma besace, Je m'endormais en murmurant un vœu D'un songe heureux, Dieu me faisait la grâce Et je rêvais que j'étais à ma place Au coin du feu.

Quand j'atteindrai la fin de ma carrière Pour moi la mort ne sera plus qu'un jeu; Je jouirai de mon heure dernière Si quelqu'ami me ferme la paupière Au coin du feu.

JEAN-BAPTISTE ISTA Edmonston, Co de Madawaska,

Une terrible bataille s'engagea! Farandoul une lance d'une main, un revolver de l'autre, reçut l'assaut des sauriens. Un large cercle se fit autour de lui; quand un crocodile imprudent s'avangait, une balle dans l'œil, un coup de lance dans la mâchoire le rejetait en arrière dans le cercle, où il était instantanément achevé.

—Et les diamants de la couronne? s'écria tout à coup Caroline sur son arbre, les us-tu, Angéline?

Angéline, installée en face dans les branches d'un palmier, poussa un cri et faillit se laisser glisser à terre?

—Je ne les ai plus! s'écria-t elle.

Au beau milieu des assiégeants, Farandoul aperçut un petit sac, que les sauriens avaient flairé avec dédain.

Il poussa héroïquement une charge jusque-là, abattit encore deux crocodiles et ramassa le sac.

—Attrapez! cria-t-il à Angéline. Les crocodiles, très réduits, avaient changé de tactique; cachés dans le fleuve, la tête seule hors de l'eau, ils dardaient sur les fugitifs des yeux brillants de convoitise.

—Ouf! dit Farandoul, en s'essuyant le front, il faut pourtant nous ouvrir un passage et quitter avant le jour cet îlot maudit. Comment débarrasser notre route.

Il se rappela soudain ses cages de bagages. Les fortes lignes préparées en vue des hôtes carnassiers des fleuves africains s'y trouvaient; Farandoul ayant amorcé avec des débris d'autruches ses haucurons de fort calibre, se dirigea vers le rivage et grimpa sur un arbre;—les crocodiles le voyant avancer, avaient plongé. Notre ami laissa glisser ses lignes jusqu'à ce que les amorces fussent à peu près à un mètre au-dessus du fleuve.

Cela fait, il conseilla aux dames de se rendormir dans leurs arbres et reprit lui-même son sommeil interrompu.

Les crocodiles, encouragés par le silence, avaient reparu et cherchaient en sautant, à atteindre l'amorce suspendue. Quand le petit jour réveilla Farandoul, un spectacle amusant frappa ses regards; dix sept crocodiles pendaient aux lignes, accrochés par l'hampeon et se débattaient inutilement pour se dégager.

Comme deux ou trois lignes pendaient encore avec les amorces sans crocodiles au bout, Farandoul pensa avec raison que tous les sauriens étaient pris.

L'îlot était débloqué.

Les quatre reines descendirent de leurs arbres et vinrent admirer sa pêche miraculeuse. Tous les cinq, en s'attachant aux cordes, réussirent à hisser quelques-uns des sauriens dans l'arbre, pour servir d'exemple, comme disait Sa Majesté blanche Angéline.

Les autres furent vivement achevés à coups de lance, et les fugitifs se préparèrent à reprendre leur fuite.

Il allait falloir fuir à pied puisque les pauvres autruches avaient péri! Et les guerrières qui bien montées devaient être sur la piste? ne seraient-elles pas rattrapés très-vite?

Farandoul était soucieux. Que faire? La route du fleuve lui semblait la plus sûre maintenant que les guerrières, sachant les fugitifs privés d'embarcation, devaient les poursuivre seulement sur terre. Mais comment descendre le fleuve? Un radeau, outre qu'il serait très-long à construire, rencontrerait des difficultés insurmontables au milieu des troupeaux d'hippopotames et de crocodiles infestant le fleuve.

(A continuer.)

MOUCHES ET PUNAISES

Les mouches, les coquerelles, les fourmis, les punaises des lits les rats les souris, les suisses, les taupes sont chassés par le "Rough on Rats." 15 cents.

PAS ÇA! PAS ÇA!